

1) Le bouddhisme est-il mangeable à la sauce occidentale ?

Pour la majorité des gens, le bouddhisme représente une nébuleuse orientale prônant une religion avec Bouddha comme dieu. Très souvent il y a confusion entre le bouddhisme et l'hindouisme.

Dans cet ouvrage je décris bien sûr la partie historique ayant Bouddha comme image centrale, mais aussi, je réapproprie le message que Bouddha a transmis pour le mettre dans des mots, dans des concepts qui sont ceux des occidentaux, avec leur culture judéo-chrétienne. En fin de compte, Bouddha aurait pu être tout à fait absent de ce livre, le message aurait été le même.

Les piliers de la culture occidentale.

La première chose dont il faut tenir compte, c'est de la définition, certes succincte et incomplète de la culture occidentale, et plus particulièrement de la place de l'idéal bouddhiste dans celle-ci ou plus exactement de l'imaginaire traitant du bouddhisme.

Cette culture est surtout dominée par des concepts qui sont tellement ancrés dans les mentalités qu'ils semblent naturels, innés.

À travers le regard des autres cultures, nous pouvons nous apercevoir que ce qui est lié à notre conception du monde et des lois qui régissent l'univers et la vie des êtres, ainsi que notre mode de pensée n'est pas inné mais bien « coule de source » et n'est finalement que le fruit de toute une série de contraintes culturelles.

Notre culture occidentale ainsi que la conception et le mode de pensée qui en découlent sont issus d'idées dont il ne viendrait même pas à l'esprit de se demander si elles sont fondées.

Le bouddhisme est-il mangeable à la sauce occidentale ?

Nous vivons dans un système basé sur une série de vérités premières dogmatiques et immuables.

Citons quelques piliers de notre conception occidentale :

L'idée de Dieu :

Qu'on y croie ou qu'on n'y croie pas, qu'on le reconnaisse comme étant seul et unique ou comme étant composé de plusieurs agrégats (père, fils, esprit pur) ou encore comme non unique ou même comme étant matériel : la loi du marché, l'idée véhiculée par ce concept change peu. C'est celle d'un monde peuplé d'êtres (les animaux) au milieu desquels l'homme occupe une place centrale car il est issu de cette entité dont l'univers est la création. Attention il faut bien se placer au niveau du concept, peu importe qu'on croie en ce ou ces dieu(x) ou pas. Le concept c'est bien celui d'une dimension spirituelle extérieure à la nature humaine. Il s'agit bien d'une entité absolue, présente partout mais rarement révélée, mais pas nécessairement immatérielle.

La dimension spirituelle de cette entité que l'homme peut invoquer échappe à l'homme qui n'y a pas accès, du moins pas de son vivant. Mais l'homme la considère comme étant l'origine de ses malheurs et de son mal de vivre. Outre l'idée de Dieu lui-même cette entité comprend son antithèse (Satan) ou encore une faute originelle à ce Dieu qu'il faut expier par la souffrance.

La souffrance est (donc) considérée soit comme un châtement divin, soit comme un moyen de rédemption pour des fautes commises ou léguées tel le péché originel d'Adam et Ève. Si l'entité a la forme plus matérielle de la loi du marché, l'idée de l'origine de cette souffrance c'est que « c'est la faute d'un autre » (Étrangers, milieu culturel, pays amoral ou trop laxiste etc). Dans les deux cas le fait de souffrir est extérieur à soi. Je reviendrai plus loin sur cette idée de faute originelle.

Un dualisme manichéen de toute chose

Ce pilier essentiel de la culture judéo-chrétienne, de ma culture, réside dans l'idée même que le monde, les hommes, les attitudes sont jugés sur base de deux critères antinomiques : Le bien d'un côté, le mal de l'autre. Pour bien comprendre ce dualisme impérieux, un petit retour historique n'est pas inutile. Le manichéisme est apparu vers la fin du troisième siècle, sous

Le bouddhisme est-il mangeable à la sauce occidentale ?

l'impulsion de Mani. L'ère de la chrétienté en était encore à ses balbutiements et Mani se sentait une âme de missionnaire. À l'époque on est dans la décadence de l'empire Romain et toute idée nouvelle suscite des discussions, des débats. Pour faire passer ses idées et couper court à toute discussion, Mani impose un dogme : Celui du bien (son camp) et du mal (tous les autres). À chacun de choisir son camp. Cette idée va persister au cours des siècles qui vont suivre. Cependant elle sera regardée comme une idée sectaire jusqu'au Moyen-Âge. Dans l'Europe du Moyen-Âge, les tenants du pouvoir que ce soit à petite ou grande échelle sont d'humeur belliqueuse. C'est que quand on a du pouvoir, on s'inscrit dans une spirale ascendante qui en demande toujours plus. Ce n'est pas nécessairement la guerre au sens que nous lui donnons aujourd'hui, mais toute une série de conflit de pouvoir, de zones d'influence.

Qui fait la guerre ?

Bien sûr, à la tête, il y a les seigneurs revêtus de titres de noblesse : Princes, comtes pour les comtés, duc pour les duchés, marquis pour les « marches » du royaume, zones frontières, donc très convoitées, etc..

Mais ceux qui sont sur le terrain, les armes à la main, qui sont-ils ? En fait pas des gens motivés par un idéal, non ce sont simplement des gens vénaux, des travailleurs de guerre. Ce sont des mercenaires payés par ceux-là même qu'ils défendent ou pour lesquels ils attaquent. Ce sont bien sûr d'anciens paysans ou artisans qui fuient la misère et la disette mais souvent aussi des hommes chassés de leur communauté à cause de leur vie dissolue et amoral.

Leurs motivations sont de deux ordres : D'abord rester en vie, ensuite avoir le plus de gain possible. À cette fin, outre la solde accordée mais surtout reçue en cas de victoire, il y a aussi les à-côtés : En cas de victoire le pillage des lieux conquis avec ce que ça implique : le viol des femmes et des filles, la mise à sac, l'appropriation des biens et même le plaisir de faire souffrir les vaincus (que plus tard on appellera le sadisme).

Rien de très moral !

De plus il ne faut pas perdre de vue qu'à l'époque, 2 soldats ennemis se faisant face un jour peuvent se retrouver combattant côte à côte le lendemain pour le même employeur.

Pendant des siècles, les « soldats » -ceux qui reçoivent une solde- ont été les figurants de guerres qui ne signifiaient rien pour eux. Les inconvénients de ce système, où finalement les notions de morale, de bien et de mal n'existaient pas étaient principalement le manque de

Le bouddhisme est-il mangeable à la sauce occidentale ?

motivation, l'absence de fidélité, le blâme général de la population et surtout le coût pour les tenant du pouvoir.

C'est dans ce contexte qu'un homme qui a donné son nom à un terme français, Machiavel, va rédiger son « Art de la Guerre » (« Discours sur l'Art de la Guerre » de Machiavel, 1521).

Dans cet ouvrage à destination des détenteurs du pouvoir –il faut savoir lire ou au moins avoir à son service des gens qui savent lire- il expose des pistes nouvelles pour exploiter les soldats tout en leur donnant un idéal.

Dans « L'Art de la Guerre », Machiavel va exacerber une notion déjà connue puisqu'elle vient de Mani, celle du bien et du mal, et adapter cette idée restée en marge de l'Église, pour l'adapter aux soldats. Les guerres restent toujours des questions de puissance, des enjeux politiques, d'influence, de convoitise ou simplement de vengeance, mais au niveau de la soldatesque, de ceux qui sont payés pour la faire, ils reçoivent un nouveau mandat : ils sont investis d'un pouvoir moral : celui de défendre le bien, qui est évidemment incarné par leur seigneur.

Dans cette optique, il faut tout dualiser, tout juger en termes de bien ou de mal, pas au niveau des actes isolés mais à celui de l'ensemble. L'employeur, lui-même investi d'une mission de défense de droit divin incarne le bien. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il touche, tout ce qu'il dit est bien. En face, il y a l'ennemi avec à sa tête un homme présenté comme suppôt de Satan, investi d'une mission de faire le mal, incarnant le mal. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il touche, tout ce qu'il dit est mal, corrompu.

Ceux qui font la guerre ne sont plus simplement des travailleurs de combat recevant leur solde matérielle, même si elle existe toujours, ils sont aussi, ils sont surtout des envoyés de Dieu, des défenseurs du droit divin. Cette conception nouvelle du soldat va avoir bien des répercussions.

D'abord ils ne doivent plus être perçus comme des êtres vénaux, amoraux, pilleurs et violeurs, même si dans la pratique c'est toujours le cas, mais comme des gens investis d'une mission divine. Ensuite pour faire honneur à leur nouveau statut ils vont devoir acquérir une morale mais surtout une fidélité : plus question de passer d'un camp à l'autre avec une humeur égale simplement parce que les conditions sont plus intéressantes. Maintenant il s'agit de passer du camp du bien à celui du mal.

Ces soldats sont pour la plupart incultes, déracinés, avec une capacité d'analyse réduite et une crainte nouvelle, celle du châtement divin s'ils faillent à leur mission.

Le bouddhisme est-il mangeable à la sauce occidentale ?

Cette idée va les pousser à faire honneur à leur statut : Ils sont investis d'un droit divin et vont être poussés à faire honneur à leur statut et donc à ne plus systématiquement violer et piller ceux qui sont défaits. Bien au-delà de cette espérance, cette nouvelle perception du soldat va pousser des gens qui autrement ne se seraient jamais engagés à rejoindre l'armée. De paria de la société le soldat devient digne d'honneur.

Tout cela semble nous éloigner du propos de ce livre, et pourtant il n'en est rien. En effet au XXI^{ème} siècle, nous, Occidentaux, sommes toujours les héritiers de cette conception. Si la foi a perdu beaucoup de sa puissance, si son aura est ternie, si ses dogmes sont remis en cause ou volent en éclat, si en un mot l'idée de Dieu perd du terrain, la dualisation de la société et de toute chose reste bel et bien présente.

Pour preuve, l'attitude de George Bush Junior qui au lendemain des attentats du 11 septembre 2001 en appelait à « toutes les nations du bien » pour faire obstacle au mal incarné par les terroristes et les nations qui refusent le modèle américain comme idéal, le tout mis dans le même sac de « l'axe du mal ». Cela servira de prétexte pour faire la guerre en Iraq, sans preuve d'une quelconque implication de ce pays dans les attentats du 11 septembre. Il est intéressant de faire l'analyse de la façon dont les choses se sont passées : Georges Bush, convaincu d'incarner le bien s'est cru au-dessus du droit international, allant même jusqu'à parler de croisades, de sinistre mémoire auprès des « alliés » arabes.

Tout ce qu'il disait devait être pris pour argent comptant, en particulier s'il disait avoir des preuves, c'est qu'il en avait, puisqu'il incarnait le bien ! Et il n'a pas accepté d'essuyer un refus des Nations-Unies à défaut de fournir ces preuves et a passé outre du droit international.

On est ici dans la logique (ou le délire) de celui qui se croit investi du droit divin d'une mission de défendre le bien et qui de ce fait se sent tout permis : tout ce qu'il peut faire, toucher, dire est d'office « bien ».

Ceci illustre bien la persistance de cette notion du droit divin de défense du bien contre le mal.

D'un autre point de vue, le cinéma véhicule lui aussi et depuis longtemps cette idée du tout bien d'un côté, tout mal de l'autre. Le cinéma est le support culturel à la base de bien des mentalités. Il est vrai cependant qu'il y a eu une évolution à partir de la fin du XX^{ème} siècle. Jusque-là on peut résumer 95% ou plus des films occidentaux ainsi : Dans un contexte donné, un ou des personnages sont mis en situation difficile par un ou des 'mauvais' sans scrupule, physiquement terrifiant, incarnant le mal. Arrive un (parfois plusieurs) héros incarnant le bien, sympathiques, humains qui en décousent avec les mauvais, se retrouvent en mauvaise posture

Le bouddhisme est-il mangeable à la sauce occidentale ?

mais finalement gagnent (naturellement : Victoire du bien sur le mal) et tout se termine pour le mieux pour les personnes du départ. Ceci vous fait peut-être sourire, ou vous laisse septique ? Réfléchissez, prenez un film, n'importe lequel en dehors du domaine social, et analysez l'histoire, vous verrez que ce résumé a beaucoup de chance de s'appliquer.

Comme je le dis plus haut, notre culture occidentale ainsi que la conception et le mode de pensée qui en découlent sont issus indéniablement de ces idées, de ces principes fondamentaux dont il ne viendrait même pas à l'esprit de se demander s'ils sont fondés. Nous vivons dans un système basé sur une série de vérités premières dogmatiques et immuables. Ainsi, malgré la complexité de pensée, malgré le degré d'analyse dont nous pouvons faire preuve, l'essentiel du jugement que nous portons est basé sur deux critères : bien ou mal

Tout cela pour en arriver où ?

Au jugement a priori, et même a posteriori que vous serez tentés d'avoir sur la suite de cet ouvrage, sur la révélation émergente d'une autre conception sur les fondements même de la réalité, du sens de la vie, de la faculté d'analyser, de juger.

Si vous partez du principe manichéen, si pour vous tout est bon dans ce livre avant même de l'avoir lu ou au contraire que tout ne saurait y être que mauvais et qu'après la lecture de celui-ci vous avez toujours la même idée, éventuellement inversée (tout devait y être bon et tout y est mauvais ou inversement), alors ce livre a raté son but. Si par contre vous pensez que dans ce livre il y a du bon et du « à jeter », si ce livre vous a été intéressant mais parfois aussi décevant, s'il vous a ouvert l'esprit, alors ce livre atteint son but quand bien même vous n'êtes pas d'accord avec ce qu'il contient.

Le propos de cet ouvrage a bien la même base que ce que le bouddhisme oriental propose. Il s'agit bien de la même conception de la réalité et de ce qui est derrière la réalité ressentie. Mais je ne m'adresse pas à des orientaux, ni à quelques illuminés attirés par un besoin d'exotisme, mais à l'occidental qui peut accepter, à défaut d'intégrer, que tout n'est pas blanc ou noir, bon ou mauvais, bien ou mal, occidental ou oriental. Ce livre s'adresse à celui qui peut admettre, à défaut d'accepter, que dans toute chose il y a à la fois du bien et du mal, du bon et du mauvais, à celui qui refuse d'admettre pour vrai la vérité qu'on lui assène telle quelle, mais qui veut l'analyser, la peser, la juger et en final dire « pour moi, oui cette vérité est bonne mais certains points sont à améliorer » ou « Pour moi, cette soi-disant vérité est

Le bouddhisme est-il mangeable à la sauce occidentale ?

fausse, mais tout n'est pas à jeter ». Bref à celui qui est capable d'analyser et pas d'assimiler directement ce qui lui est dit, ce qui lui est fait ou ce qui lui est demandé de faire.

Ce livre ne s'adresse pas à tous les hommes mais seulement à ceux pouvant faire preuve de critique, de remise en cause et qui acceptent aussi de se remettre en cause.

Cette approche particulière du bouddhisme ne s'appuie pas sur une culture orientale que je n'ai pas et que vous, lecteur, n'avez pas non plus (on verra pour les traductions en indien, en chinois, en japonais et autres). Elle s'appuie sur la base acculturelle de la révélation profonde de la nature des choses et des êtres.

Le raisonnement, la logique prônée, les tournures de phrases font eux partie de la culture. Aussi cet ouvrage qui traite de l'éveil, de l'état de bouddha est bien une approche occidentale, non pas du bouddhisme oriental mais bien de l'éveil universel.

Pourquoi dès lors parler de bouddhisme, parler du premier bouddha révélé qui, lui, était indien ?

Parce que toute référence culturelle mise de côté le message est le même.

À l'époque pas très éloignée de celle où a vécu le Bouddha, il existait également en Europe, en Grèce pour être précis, une philosophie qui a bien des points communs avec le bouddhisme même si elle s'appuyait sur d'autres valeurs, sur une autre approche conceptuelle du sens de la vie et de la recherche du bonheur. Cela semblera peut-être hardi à certains, incroyable à d'autre mais cette philosophie proche du bouddhisme mais avec une autre approche, c'est le stoïcisme.

Certes il n'a pas bonne réputation car les gens voient dans le stoïcisme une approche austère de renoncement liée à un courage presque surhumain pour surmonter les difficultés. Être, rester stoïque s'emploie dans le sens d'accepter sans broncher les « épreuves de la vie » : décès, séparation, perte.

Ça c'est pour l'image, l'approche superficielle.

En fait que nous enseignent les maîtres du Stoïcisme et quel est leur but ?

Qu'il ne faut s'attacher à rien ! Qu'il ne faut pas s'investir émotionnellement dans des projets ou des relations au risque d'être déçu. Le stoïcisme enseigne que le meilleur moyen de ne pas être déçu, c'est de ne rien espérer.

Le bouddhisme est-il mangeable à la sauce occidentale ?

L'expression « rester stoïque » qui signifie faire face à l'adversité en refoulant son désir de colère, de vengeance, d'agressivité est une interprétation. Le stoïcisme enseigne non pas de refouler dignement ses sentiments mais bien au contraire de ne rien espérer d'une situation, d'un service, d'un sentiment, d'une relation donc pas de refouler ses sentiments mais de ne pas en avoir. L'attitude qui en découle est une attitude de froideur, sans passion, sans demande de retour d'affection. Le but d'une telle attitude : tout simplement de ne pas souffrir, c'est la définition du bonheur.

L'hédoniste dit : le bonheur c'est profiter du temps présent et tant pis pour demain ;

L'épicurien dit : le bonheur c'est profiter de la vie à pleine dent ;

Le stoïque dit : le bonheur c'est éviter les situations engendrant la souffrance.

L'idéal du stoïcisme est fort semblable à l'idéal de non-recherche prôné par le bouddhisme et le but est le même : La réalisation de soi avec le moins de souffrance possible.

La conception de l'éveil à travers la culture occidentale.

Celui qui a conçu le récit de la Genèse était-il un bouddha ou en a-t-il fréquenté un ?

On peut le penser, même si le texte dans sa forme actuelle est bien loin de cet esprit. Que voulait-il enseigner ?

L'idée majeure est bien sûr celle de Dieu et de la relation de Dieu à l'univers et à l'être humain. Cet homme a-t-il prit conscience du porte-à-faux que représente la connaissance ultime par rapport à la réalité vécue ? A-t-il voulu préserver l'homme d'un tel doute, de la prise de conscience d'un tel néant de son existence ? Je n'en sais rien mais c'est fort possible. A-t-il conçu la Genèse à ce moment là pour protéger l'homme du nihilisme ?

Je parle plus haut du péché originel d'Adam et Ève que les croyants issus du Pentateuque (la Torah) c'est à dire les juifs, les chrétiens et les musulmans doivent expier. Je renvoie ceux qui ne connaissent pas le récit à l'Ancien Testament, 1^{er} Livre : La Genèse.

Bien sûr on sait que l'histoire d'Adam et Ève est imaginaire mais il est particulièrement intéressant de parler de la cause de ce péché à l'origine des malheurs de l'humanité dans la conception occidentale.

Le bouddhisme est-il mangeable à la sauce occidentale ?

En faisant un raccourci certes ambitieux, ce malheur vient de la découverte de l'état de bouddha, l'état d'éveil de la conscience. En effet, quelle fut la cause du malheur d'Adam et Ève, père et mère de toute l'humanité selon la conception imagée de la Genèse ?

C'est d'avoir goûté au fruit défendu. Quel était ce fruit ? Sa forme importe peu, en fait une pomme. Par contre le pouvoir symbolique de ce fruit est particulièrement révélateur de la volonté d'obscurantisme et de dogmatisme omniprésent dans la culture occidentale. Ce fruit vient d'un arbre qui n'est pas désigné comme étant un pommier, mais comme « l'Arbre de la Connaissance ».

En d'autres mots, le paradis était assuré à Adam et Ève dans la mesure où ils restaient niais, ne cherchant pas à connaître la vraie nature de ce qu'ils étaient ni de ce que Dieu était.

La première chose, dit la Genèse, dont ils prirent conscience fut qu'ils étaient nus. Bien sûr tout est symbolique. Nu ici n'est pas à prendre comme simplement dévêtu, mais plutôt comme ayant perdu la chaleur, le réconfort, la protection de la chose divine.

L'arbre de la connaissance révèle à l'homme et à la femme leur vraie -et simple- nature d'homme, de mortel, faisant voler la protection que leur piété aveuglante leur procurait.

Derrière l'idée de la connaissance qui chasse l'homme du paradis, il y a la manifestation de l'angoisse de l'être humain face à ce qu'il est vraiment.

Mais bien vite, la Bible donne le moyen d'expier la faute originelle à travers l'annonce d'un rédempteur qui viendra après des siècles de soumission de la part de l'homme à l'autorité divine.

Que nous révèle l'analyse à l'image de la cosmogonie et de la gnose¹ de cette idée de l'arbre de la connaissance interdit à l'homme ? C'est Satan (le Mal) qui arrive à séduire l'homme (enfin la femme) en lui proposant la faute qui le rendra égal de Dieu. On peut interpréter cet arbre de la connaissance, connu mais extérieur tant à Dieu qu'à Satan comme étant une autre perception de la nature divine : Celle d'une entité qui bien avant la création de l'univers matériel aurait été combattue, étouffée par Dieu lui-même, mais qui à son insu émerge dans sa création. Cette entité d'une autre nature que Dieu ou Satan sera reléguée au rang de démon, d'ange déchu comme Satan, Bélial, Lilith, Belzébuth (Ahriman) ou d'autres. Cet ange déchu, porteur de la connaissance n'est d'ailleurs pas connu sous un autre nom : celui qui porte la connaissance, la lumière : luci-fer, Lucifer.

¹ La cosmogonie et la gnose s'attachent à la connaissance de la création de l'univers matériel et spirituel.

Le bouddhisme est-il mangeable à la sauce occidentale ?

Ainsi cet arbre de la connaissance, non voulu par Dieu au Paradis, mais s'y trouvant quand même² et donc accessible à l'homme est porteur d'un grand symbole que ceux à l'origine du récit de la Genèse, sans doute eux-mêmes arrivés à un stade de conscience élevé ont voulu éloigner de l'homme sans pouvoir l'é luder. Leurs motivations peuvent être de deux ordres : soit ils voulaient justifier leur pouvoir de droit divin, dans ce cas mieux valait éloigner l'homme de la connaissance, soit ils voulaient éviter à l'homme les incertitudes et l'inconfort de la recherche de sa réalité profonde. Dans les deux cas, le moyen pour y parvenir était de donner des réponses toutes faites sous forme de dogmes.

Ainsi à travers toute la symbolique dont sera issue la culture occidentale, se retrouve l'idée que la connaissance ultime est liée à la nature de l'homme. Mais bien entendu, vu les dangers qu'elle représente pour les pouvoirs qui se mettent en place et qui se réclament du droit divin, cette recherche de la connaissance passe pour être la source si pas de tous les maux, du moins du seul capable de chasser l'homme du Paradis.

La culture judéo-chrétienne qui sera la base des valeurs de notre société occidentale pose clairement les bases : Toute recherche de connaissance ne peut entraîner que les pires malheurs.

Bien sûr, cette histoire racontée par la genèse est purement symbolique et n'importe quel croyant, fut-il d'une foi à toute épreuve, sera d'accord aujourd'hui pour dire que cette histoire est imagée et ne décrit pas la vraie création du monde dont plus personne n'ignore aujourd'hui qu'elle est le fruit d'une lente et naturelle évolution.

Mais le message est bien là : La recherche de la connaissance, l'état d'éveil, la bouddhité est sévèrement condamnée par le pouvoir religieux et par la suite conditionnera toute culture qui sera issue de son giron.

S'il faut une preuve de plus, comment est appelée la fin du monde, la destruction de l'univers matériel dans les écrits sacrés ?

L'apocalypse.

Ce terme, si on le définit signifie dans son sens étymologique « la chose révélée ».

Tout dans la culture judéo-chrétienne tend à faire peur quant à cette révélation ultime.

L'apocalypse est présentée comme la fin du monde. La révélation de la chose, entendez de la vraie nature de Dieu et de la réalité, est synonyme de destruction de ce monde, de cette réalité.

² Selon certains écrits, Dieu a dû concéder à Lucifer deux arbres qui échappaient à sa création au Paradis

Le bouddhisme est-il mangeable à la sauce occidentale ?

En résumé, de l'origine de l'homme imagée par l'histoire d'Adam et Ève jusqu'à sa destruction, l'idée de la révélation de la vraie nature de la réalité est considérée non seulement comme dangereuse, mais tout à fait destructrice.

Avec tout ce que cela véhicule comme contenu psychologique et émotionnel.

Pourtant cette recherche ultime de la vraie nature de l'homme, cette recherche où confusément l'homme approche de la nature de Dieu est inévitable. De tout temps, dans tous les États, il y a eu, il y a et il y aura des hommes préoccupés par la recherche de leur nature profonde.

Il est intéressant de constater que plusieurs sont issus de la Grèce Antique, c'est à dire avant que les concepts judéo-chrétiens n'apparaissent. Ainsi, cette recherche de son identité profonde est inhérente à la nature humaine.

La chape de béton que des siècles de dogmatisme et d'obscurantisme vont couler sera efficace.

Efficace mais pas infaillible.

Ainsi l'idée de cette recherche de l'identité profonde, vieille de plusieurs millénaires va dans d'autres parties du monde faire son chemin, éclater au grand jour et devenir la base d'une des plus importantes « religions » du monde. C'est ainsi qu'en Inde, le Bouddha va la formaliser, en Iran sensiblement à la même époque, avec un contenu différent (Incluant la lutte du bien et du mal) ce sera Zarathoustra ou Zoroastre, dans l'Empire du Milieu (la Chine) ce sera Lao-Tseu à l'origine du Tao Te King et en Europe Socrate et Platon. La forme la plus aboutie qui définit cette recherche est sans conteste le bouddhisme des origines appelé Theravada.

Puisqu'il existe, puisque le message est similaire, puisque la philosophie est la même, autant y faire référence, mais sans concession, sans idée de sujétion.

Dans les pages qui suivent, si une partie importante est consacrée à l'approche traditionnelle de cette philosophie, le message est qu'il faut aller, non pas au-delà mais à l'inverse bien plus profondément au cœur de la philosophie que l'approche classique ne le fait. Le bouddhisme dont il est question ici est bien une idée acculturelle dans la mesure où elle n'a pas besoin de référence orientale pour livrer son message. Il s'agit bien ici de l'état de conscience subtile prôné par le bouddhisme, toutes écoles confondues. Il s'agit de cet état de conscience

Le bouddhisme est-il mangeable à la sauce occidentale ?

particulier, accessible à l'homme, même s'il ne sait pas lui donner de forme, que le bouddhisme nomme bouddhité ou état de bouddha.

Dans la suite, le lecteur verra que je n'utilise pas toujours ce mot, bouddhité ou état de bouddha, lourd de sens erronés, mais que je lui préfère la traduction française d' « éveil ». Car « être bouddha » ne se traduit pas autrement que « être éveillé », même si, de par l'abstraction de ce terme, certains faisant référence – tient, c'est curieux – à la lumière (luci) apportée par la connaissance traduisent ce terme par « illumination » de l'esprit.

Éveil et illumination sont en fait deux approches différentes du même terme désignant l'état de conscience particulier que l'homme peut atteindre.

Être bouddha = être éveillé = être illuminé